



1/ CONSIGNES GÉNÉRALES :

Consignes générales concernant le résumé.

Le résumé est une épreuve de compréhension et d'expression, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le candidat ne doit pas simplifier les contenus de l'extrait mais tenter d'en rendre les nuances. Il lui appartient néanmoins de savoir distinguer l'essentiel de l'accessoire et surtout d'explicitier de façon neuve – sans reprise littérale, montage de citations, traduction synonymique ou démarquage syntaxique – les idées principales et leur enchaînement.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

Consignes générales concernant les questions.

L'application mise à réaliser l'exercice du résumé constitue évidemment la meilleure préparation pour répondre aux questions. Les expressions ou formules sont toujours à expliquer *en situation* ; le contexte constitue ainsi un point d'appui non seulement utile mais surtout indispensable pour aborder l'exercice. En évitant laconisme et délayage, paraphrase et extrapolation, le candidat doit *faire comprendre* qu'il a *compris* non seulement le sens littéral, mais surtout les résonances, enjeux, échos ou implicites d'un syntagme qui est soumis à sa sagacité parce qu'il est particulièrement *significatif*.

Consignes générales concernant la dissertation.

Les mots-clefs de cet exercice sont : prise en compte honnête et sérieuse du sujet afin d'en dégager une problématique adaptée – et argumentation rigoureuse fondée sur une connaissance authentique et une exploitation intelligente des œuvres du programme.

Le candidat doit donc, dès l'introduction, à partir d'une analyse des termes du sujet, dont il dégage les implicites et les enjeux, poser un problème qu'il entend traiter ou formuler une question à laquelle il va répondre, en fonction d'une stratégie clairement annoncée : l'annonce du plan.

Il est attendu que le candidat dialogue constamment avec le sujet, qu'il s'explique avec la thèse de l'énoncé, qu'il se positionne clairement par rapport au problème.

Une fois *engagée* (promise et commencée), cette démarche d'argumentation doit impérativement se construire, tout au long de son développement, en fonction de références précises, analysées et commentées, aux œuvres au programme.

Concernant le développement, ne sont pertinents ni les longs moments théoriques et généraux coupés de tout dialogue avec les œuvres et le sujet, ni les trop longues ou trop nombreuses citations d'auteurs – au programme ou non – se présentant comme de simples arguments d'autorité exempts de toute analyse critique, ni, bien entendu, les démarches plaquées sur le sujet au mépris de sa spécificité.

En revanche, sont attendues une démonstration cohérente, une réflexion convaincante – ce qui suppose que toute grande partie commence par l'énoncé d'une thèse, l'exposition d'une opinion, et tout paragraphe par la formulation d'un argument ou l'expression d'une idée. On ne saurait accepter qu'on attaque un paragraphe, et moins encore une grande partie, par une référence directe ou un emprunt sec à un auteur ou à une œuvre. La progression du raisonnement doit être claire, sous-tendue par une dynamique intellectuelle qui recourt en permanence à des

analyses précises et concises d'exemples empruntés aux œuvres, considérés comme des *preuves* davantage que comme de pures illustrations.

On espère une démarche *critique* plus qu'on n'escompte un plan « dialectique » : il faut être capable de discernement, de jugement, savoir envisager la pertinence mais bien évidemment les limites de l'assertion à considérer, tout en faisant effort pour dépasser des contradictions apparentes, ce qui n'interdit pas de choisir, décider ou trancher. Tout ceci n'est évidemment pas une question d'arithmétique, c'est-à-dire de nombre de parties.

La conclusion reprendra synthétiquement le mouvement de la réflexion et s'engagera fermement en faveur d'une thèse. On pourra accepter la conclusion dite ouverte si et seulement si elle ne se termine pas par une interrogation passe-partout.

2/ REMARQUES SPECIFIQUES :

Remarques spécifiques concernant le résumé.

Le texte d'Etienne Klein – physicien et vulgarisateur connu, en particulier pour ses chroniques sur France-Culture, auteur de plusieurs ouvrages sur le thème du temps dont il est un spécialiste, amoureux des mots (voir ses *Anagrammes renversantes* co-écrit avec Jacques Perry-Salkow) – était parfaitement clair et accessible sans être forcément toujours simple. Aucune abstraction conceptuelle, ni de jargon fumeux ne pouvait dérouter ou décourager les candidats. Mais il ne manquait pas de subtilités ou de nuances devant permettre aux meilleurs étudiants de se distinguer par un résumé plus complet, plus exact, plus précis et mieux rédigé.

Il présente une forte cohérence thématique en traitant du lien entre le temps et la mort ainsi qu'en passant en revue les diverses échappatoires par lesquelles l'homme tente d'oublier sa condition – mais en vain.

On ne peut donc que regretter que trop souvent la thèse même de l'auteur, l'idée directrice du passage n'ait pas été fidèlement rendue. « Oublier » le caractère illusoire des manœuvres humaines pour fuir le temps et la mort, énumérées dans le troisième mouvement de l'extrait, c'était trahir la pensée même d'Etienne Klein qui ne cesse d'insister sur ce point, même s'il concède d'abord que ce sont des « manières efficaces d'échapper à cette angoisse » : « Ainsi croyons-nous oublier, dans l'illusion de durer, de faire face à notre destin de mortel. Mais la mort, en fin de compte, ne se laisse jamais berner. Avec elle, nul biais ne dure et aucun leurre n'aboutit jamais. » (Lignes 44-46), « échappatoire provisoire » (Ligne 47), « l'immortalité par délégation, l'éternité à temps partiel en quelque sorte » (Lignes 52-53), « même si elle n'est peut-être pas moins illusoire que les autres » (Lignes 56-57).

Pour se garder de tels errements, il convient de faire une première lecture globale du texte pour en avoir une vue d'ensemble, en saisir l'intention essentielle, le fil du raisonnement et l'équilibre entre les différentes parties qui le composent. On évitera ainsi de s'attarder inutilement sur le premier paragraphe pour se retrouver « obligé » d'en escamoter les derniers. Il était particulièrement mal venu de reprendre la référence complète à Tolstoï et d'écrire « Comme le montre Tolstoï dans *La Mort d'Ivan Ilitch* », sacrifiant ainsi 10 mots, soit presque le onzième du total accordé (avec la tolérance d'usage) !

Les lignes 18 à 33 ont constitué le passage le moins bien cerné. Très peu ont su voir l'idée que l'angoisse face à l'avenir invite à s'interroger sur le *sens* de l'existence et explique nos divers fantasmes sur l'arrêt ou le renversement du cours du temps. On a fréquemment confondu ces rêveries chimériques (« immortalité », « machine à remonter le temps », « mouvement perpétuel ») avec les parades illusoires inventoriées ensuite.

Les deux derniers paragraphes étaient en effet très énumératifs et illustratifs. Nous étions prêts à accepter diverses stratégies de restitution de ce passage et à considérer comme valable

une synthèse intelligente des tactiques d'évitement. Néanmoins, était valorisé tout effort pour traduire la diversité desdites tactiques – pourvu qu'il ne s'agît pas de piocher au hasard et de façon arbitraire l'une ou l'autre d'entre elles : pourquoi retenir les « enfants » ou la « chirurgie esthétique » plutôt que « la gloire » ou « la pierre » ?

L'échappatoire communautaire n'a jamais été négligée mais, curieusement, on a parfois vu l'amour comme une de ses variantes (le couple étant envisagé comme micro-collectivité !) ou on l'a nettement distinguée des pratiques itératives, alors qu'à l'évidence « rites » ou « commémorations » sont des expressions de l'esprit collectif.

Surtout, on ne pouvait accepter que le résumé s'achève sur une espèce d'exception de « l'esprit de clan » ou de l'amour qui seraient, eux, considérés comme des solutions fiables, des moyens sûrs d'échapper à notre condition. En effet, pour des planches de salut, elles étaient manifestement savonnées... (« voie échappatoire provisoire », « l'éternité à temps partiel », « même si elle n'est peut-être pas moins illusoire que les autres »). On pourra gloser interminablement sur la pointe finale du texte de Klein et débattre en vain sur le fait de savoir si pour lui, l'amour est beau quoiqu'illusoire ou illusoire quoique beau. En aucun cas, l'auteur n'écrit que l'amour est une parade efficace contre le temps destructeur et pas même que ce serait la moins inefficace de celles qu'il a énumérées.

On déplore enfin l'insuffisance fréquente de la reformulation personnelle, pourtant une des compétences majeures de l'exercice du résumé, avec la capacité de distinguer l'essentiel de l'accessoire (qu'on conserve la référence à Baudelaire – quoique parfaitement superfétatoire – nous a cependant moins gêné qu'on fit trop souvent du poète un épicurien, un chantre du *carpe diem*) et le souci de produire un texte cohérent et autonome, sans morcellement. « Imprégnées » devient « imbibées », on conserve « "tuer le temps" », « bouclier », « berner », par exemple, bref on reprend non seulement des mots, mais des expressions entières et de longues formules du texte. A peine moins pire : la simple recherche de synonymes à partir de constructions syntaxiques exactement identiques à celles de l'auteur.

Remarques spécifiques concernant les questions.

Les questions ont été jugées comme plus difficiles que le résumé et la dissertation et elles ont été en tout cas manifestement peu réussies.

Pour la première, surprise : non seulement beaucoup ne savent pas que l'épée de Damoclès est une périphrase pour désigner une menace permanente, mais beaucoup la confondent avec Excalibur, l'épée qu'Arthur doit arracher au rocher dans lequel elle est plantée. Les explications sont dès lors assez fantaisistes et peu cohérentes : l'épée immobile symboliserait l'impossibilité d'arrêter la flèche du temps.... Pourtant, il appert que même un candidat qui ignorait le mythe voire l'expression pouvait proposer une réponse pertinente, avec un peu de jugeote : la mort est toujours là, immobile, mais elle est en même temps liée au temps qui passe, mobile. Ou, réciproquement, le temps avance comme une flèche nous conduisant vers une mort qui est de toute façon suspendue au-dessus de nous et peut survenir à tout moment. Bref : la mort est certaine, mais aléatoire et imprévisible son échéance, comme l'espace de temps qui est à chacun échu ici-bas.

La seconde question a posé davantage de problèmes, encore, puisqu'un nombre infime de copies ont su déceler l'ironie dans les expressions d'Etienne Klein.

Que les choses soient très claires : nous attendions d'abord l'explication du phénomène ou du mécanisme de « l'immortalité par délégation, l'éternité à temps partiel ». Encore ne fallait-il pas prendre l'effet pour la cause et écrire benoîtement que l'individu, l'homme mortel, confère l'immortalité au groupe auquel il appartient. Il ne fallait pas non plus relier ces formules aux « enfants » ou aux « livres » ou à « l'œuvre immortelle » ; Klein parle exclusivement ici d'une « communauté ancienne et stable ». Il ne fallait pas non plus, forcément, les expliquer séparément alors qu'elles forment un tout.

Nous espérons ensuite voir repérer l'ironie de l'auteur (soulignée par « en quelque sorte »), sans escompter d'ailleurs la présence même du mot, mais davantage celle de l'idée : qu'on nous parlât de « scepticisme », de « causticité », de « distance », de « second degré », de « recul », de « malice » et nous étions satisfaits ! Avec « immortalité provisoire », « oxymore » semblait s'imposer (surtout pour une génération d'élèves nourris au lait d'un certain formalisme), mais « paradoxe », « contradiction », voire « décalage », tout cela pouvait convenir. Nous souhaitions juste que les candidats mettent au jour le caractère relatif, provisoire, fragile, discutable d'un processus qu'ils auraient d'abord clairement expliqué. Une copie a ainsi témoigné d'une formidable intuition en relevant le caractère volontairement incongru de l'emploi d'une terminologie administrative voire bureaucratique (« délégation », « temps partiel ») dans un tel contexte.

Enfonçons le clou : de l'avis général des correcteurs, le texte témoigne constamment de « bonne humeur, d'esprit », d'une « ironie amusée » ou « cruelle ». Les expressions à expliquer renvoyaient donc nettement à une tonalité d'ensemble. Mieux encore : il ne s'agit pas ici d'une question formelle, de registre ou de rhétorique, mais bien d'un problème de *sens* (et de *bon sens*). Toute la fin du texte, nous y avons insisté, démontre l'inanité de nos tentatives pour fuir notre condition mortelle. C'est exactement ce que *suggèrent* « immortalité par délégation » et « éternité à temps partiel ». Devons-nous renoncer à attendre de nos élèves (à apprendre à nos élèves) qu'ils sachent « lire entre les lignes », aller au-delà de la signification première et littérale des mots et des phrases, *interpréter* ? Nous avons assez d'estime pour eux et assez de confiance en leur intelligence, leur finesse d'esprit, leur esprit critique pour nous obstiner à solliciter dans nos classes et dans le cadre de Concours de si précieuses qualités pour un futur ingénieur et un citoyen.

Remarques spécifiques concernant la dissertation.

« *Le temps est un imparable principe d'individuation. Face à lui, un autre que moi ne peut pas être moi.* »

Si le texte semblait privilégier la mort davantage que le temps (ce qui ne constituait en rien une difficulté pour un exercice technique – d'autant plus qu'Etienne Klein abordait en fait dans l'ensemble de l'extrait la question du rapport à l'autre dans l'appréhension du temps, de son écoulement et de son terme), le sujet de dissertation portait bien sur « le temps vécu », dans la perspective de sa perception individuelle et/ou collective. Parfaitement en phase avec le programme, il n'encourageait pas pour autant la récitation d'une question de cours, tentation à laquelle pourtant peu résistent, d'une manière ou d'une autre. Là encore, l'épreuve était à la portée de tout candidat sérieux qui pouvait très honorablement s'en tenir à une dialectique un peu élémentaire pourvu qu'elle servît une réelle réflexion et une argumentation méthodique, mais permettait aux meilleurs de se distinguer, par exemple par une troisième partie, à la condition qu'elle constitue un réel dépassement de l'opposition initiale.

La présence d'un terme technique comme « individuation » faisait-il difficulté ? Eclairé par deux définitions parallèles, il n'interdisait en rien une appropriation personnelle du problème de la part des candidats qui devaient impérativement *jouer* sur la gamme des significations ainsi révélées. L'« individuation » (souvent remplacée par « individualisation », sans conséquence) opérée par le temps est une *différenciation*, une *distinction* mais aussi la constitution d'une *identité*. Le fait que « Face [au temps] un autre que moi ne peut pas être moi » rendait plus concrète encore l'idée de Klein. Le temps me différencie, me distingue, il me sépare et m'isole – idée qu'on peut (et doit) discuter. Mais il donne aussi à chacun *son* identité propre, identité qui se construit parallèlement à celle d'autrui.

« Imparable » méritait évidemment toute la *considération* des candidats. Le terme a une connotation « négative » fort peu relevée : est imparable, ce qui est « difficile à éviter. » L'individuation dont parle Klein est donc d'abord une fatalité et, sinon une malédiction, du moins

une obligation. Que ce pût être une chance, une nécessité heureuse, il appartenait évidemment aux meilleurs candidats de le trouver et de le prouver – mais une fois la puissance séparatrice voire isolante du temps constatée. Tronquer la formule en écrivant que « Le temps est un imparable principe », tout en s’aidant de « Face à lui », de manière à montrer qu’on ne peut résister au temps, qu’on ne peut lutter contre lui, constituait une faute bien plus grave et une manœuvre grossière pour substituer à la réflexion attendue un développement traité antérieurement (« Pouvons-nous vaincre le temps ? » par exemple).

Il apparaissait donc nettement que ladite « individuation » opérée par le temps est ambivalente. C’est l’antagonisme entre « un temps qui distingue et sépare » et « un temps qui rassemble et fait se ressembler » qui a servi de base au plan le plus souvent. Nous acceptons un ordre inverse des parties. Reste qu’une seconde distinction entre « un temps qui différencie et isole » et « un temps qui fait exister en tant qu’individu » permettait d’envisager une véritable synthèse ou un dépassement réel, par exemple en s’intéressant au temps qui construit l’identité sans interdire l’échange ni le partage.

Mais si la question de « l’identité » n’était évidemment pas étrangère à la problématique proposée, cette dernière ne s’y réduisait pas et il est fort étonnant qu’une partie des candidats se soit largement concentrée sur la notion de différence et d’individuation (ce dont on peut se réjouir), mais en oubliant totalement de rattacher l’argumentation à la question du temps ! Exemple : Peter et Clarissa ne cessent d’être séparés, de s’individualiser, mais lorsque le candidat prend argument du fait que l’un est parti en Inde et que l’autre vit à Londres, on se demande si l’espace n’a pas eu raison du temps – comme le déplore Bergson.... Ou encore : certes le temps m’individualise, mais il y a « bien d’autres choses » qui peuvent m’individualiser (mes gènes, mon éducation, mes choix de vie...). Mieux, mais encore limité ou déformé : dans quelle mesure le temps contribue-t-il à définir mon identité ?

Enumérons trois autres approches fautives du sujet qui sont autant de dérives méthodologiques :

- le confondre avec un autre de manière à « placer » un « topo » tout prêt : « le temps subjectif [forcément vrai ou bon] » vs « le temps objectif [forcément faux ou mauvais] ». Troisième partie éventuelle : « il faut concilier les deux et retrouver le moi profond en vivant l’instant présent ». Autre exemple : nous n’avons pas tous la même perception du temps : certains restent accrochés au passé (Gérard, bien sûr), d’autres savent vivre dans l’instant (Clarissa, ça va de soi).
- le restreindre ou l’appauvrir : certains candidats, de bonne foi peut-être, se sont laissés influencer par le résumé et les questions au point de traiter le rapport de l’homme à la mort, idée qui, si elle n’est pas sans rapport avec le sujet donné, ne pouvait en constituer l’axe directeur ; on a aussi réduit le problème du temps à celui de son écoulement, de sa fuite : le temps qui passe sépare les êtres : *loin des yeux, loin du cœur* – voilà pourquoi Clarissa et Peter, Sylvie et Gérard ont du mal à se reconnaître (ce qui n’est pas faux, répétons-le, mais réducteur : le temps me différencie aussi des autres *ici et maintenant*, dans ce que je vis à l’instant, dans ce dont je me souviens, dans ce que j’espère).
- prétendre l’étoffer par une troisième partie artificielle ou *postiche* : après un développement binaire honorable, l’on nous sert : temps et liberté ; temps et bonheur ; vivre le présent ; le temps construit, mais il détruit. C’est bien entendu moins grave que de fonder tout son travail sur ces problématiques fautives, mais cela traduit un manque de discernement de la part de candidats qui sacrifient ainsi aveuglément au fanatisme du plan en trois parties.

Une manière à la fois commode et efficace d’éviter ces écueils est de chercher véritablement à « dialoguer avec la formule de l’auteur tout au long de la réflexion ». Connaître les œuvres du programme, les citer longuement et scrupuleusement (on nous a moins infligé que par le passé des extraits de plusieurs lignes, mais sans nous épargner parfois encore certains numéros

de page !), y référer avec plus ou moins de fidélité, de précision, de pertinence – tout cela n’a de sens que si le candidat s’engage dans une réflexion personnelle et courageuse qui réponde effectivement au sujet.

Une dissertation de Concours, c’est au fond un échange à trois. Le candidat doit examiner, exploiter et discuter la formule et donc l’opinion d’un auteur sans la gauchir ni l’appauvrir. Il doit se risquer à proposer son propre point de vue sur le problème ainsi dégagé, de façon claire, nuancée et motivée (dans le domaine de la pensée, on démontre d’abord par des idées ou arguments, ensuite par des exemples). Il doit veiller enfin à intéresser, convaincre, voire séduire le correcteur qui le lira. Quelque bienveillant que soit celui-ci, une copie à l’écriture indéchiffrable, mal présentée (absence d’alinéas), bourrée de fautes d’orthographe et de syntaxe, aura évidemment du mal à trouver grâce à ses yeux. Intelligibilité et lisibilité vont de pair. La sûreté de l’expression conditionne la possibilité d’une pensée se clarifiant pour soi et pour les autres. Dans la cadre d’un exercice académique support d’une épreuve de Concours, « le moi [ne] se laisse [pas] vivre » : « un insatiable désir de distinguer » « se prête infiniment mieux aux exigences de la vie sociale en général et du langage en particulier », il est « trop commode pour que nous nous en passions dans la vie ordinaire et même dans la discussion philosophique. » (morceaux choisis de *l’Essai* de Bergson, bien sûr).